

BIBLIOGRAPHIE

An Ethiopian Diary. A Record of the British Ambulance Service in Ethiopia by J. W. S. MACFIE. University Press of Liverpool, Hodder and Stoughton Ltd., London, 1936. — In-8 (14×22), 132 et XII p., 26 illustrations et 1 carte hors texte.

C'est en octobre 1935 que l'unité du *British Ambulance Service*, dirigée par le D^r Melly et l'auteur de ce livre, se constitua. L'enthousiasme profond de gens qui vont apporter tout leur dévouement, leur travail et leur savoir à soigner ceux qui souffrent, présida à sa formation. Le 11 novembre, l'archevêque de Canterbury bénissait le drapeau de la Croix-Rouge, qui devait protéger l'ambulance et les blessés qui y seraient soignés, contre les attaques et les bombardements. Et le 16 on embarquait pour l'« aventure ». Après Marseille, Malte et Port-Saïd, on atteignit Aden le 1^{er} décembre, pour débarquer à Berbera en Somalie anglaise. C'est le 10 décembre après midi que sous la forme d'une caravane de 16 camions et 2 motocyclettes, la formation sanitaire se mit en marche pour le terrain des opérations militaires en Ethiopie. Bientôt des difficultés apparurent : sans doute le pays était magnifiquement pittoresque, mais la beauté des sites montagneux allait de pair avec des routes accidentées et de plus en plus difficilement praticables pour de lourds camions. Le chemin était exécrable, le spectacle splendide. » Le 14 décembre l'ambulance campait à Harar, y prenait trois jours de repos et s'y ravitaillait. De là, elle fut dirigée sur Addis-Abeba par la voie ferrée. Dans la capitale éthiopienne, les membres de l'ambulance entrèrent en relations avec le Ministre britannique Sir Sydney Barton, avec le D^r Lambie, de la Croix-Rouge éthiopienne, et avec le D^r Marcel Junod, représentant du Comité international de la Croix-Rouge. Il fut alors décidé que la formation britannique « travaillerait » dans le nord, et cinq jours plus tard, elle se dirigeait vers

BIBLIOGRAPHIE

Ambulance britannique en Ethiopie.

Dessié où le Négus avait établi ses quartiers généraux. En dehors du climat, — jours chauds, nuits froides, — de la faune du pays, — léopards, chats sauvages, hyènes, — qui paraissaient « very pleasant » et « attractive » aux membres de la formation, il y eut d'assez grosses difficultés pour le ravitaillement et pour la monnaie (on ne savait jamais par avance s'il fallait payer en thalers, en rupies, en Marie-Thérèse ou en dollars, et les changes étaient fort variables. C'était une véritable « source d'anxiété, ou mieux, une obsession chronique » ! De plus on trouva des routes qui étaient des marécages, d'autres qui eussent aussi bien pu être des fleuves de boue ; ici, il fallait créer le chemin avec les roues des voitures ; là, il fallait se mettre tous à pousser les camions, et parfois le succès n'était pas très grand. Enfin le samedi 28 décembre on arrive à Dessié. Mr. Macfie ne se lasse point de décrire — avec un réel talent — la beauté du paysage, le pittoresque des villages et de leurs habitations, les mœurs, les costumes, les moyens rudimentaires de culture du sol, le curieux contraste de la vie indigène, assez primitive, et de l'apport européen, soit au point de vue militaire et hospitalier, soit au point de vue constructions, écoles, présence à Dessié de missions américaines, de médecins, de journalistes et de l'entourage du Négus.

La vie active de l'unité hospitalière anglaise allait commencer. Celle-ci s'établit en un vaste campement dans la plaine de Waldia, sorte de « cuvette » entourée de collines et de montagnes ; les camions rangés sur le côté, on dressa toutes les tentes, chacune avec sa destination spéciale (chirurgie, analyses), autour de deux immenses drapeaux de la Croix-Rouge posés sur le sol et bien apparents pour les avions. On se trouvait à environ 75 « miles » au nord de Dessié et à 20 « miles » de la route. Les premiers blessés vinrent du village de Waldia qui avait été bombardé le 15 janvier, et de diverses

BIBLIOGRAPHIE

Ambulance britannique en Ethiopie.

agglomérations avoisinantes. Ils furent tout de suite de 100 à 130 et il fallut organiser les tentes pour les hospitaliser et les soigner, car il s'agissait non seulement de blessures de guerre, mais de maladies et d'affections très diverses. Il y eut pas mal de mesures préventives à prendre (quininisation, piqûres, etc.). Nous n'insisterons pas sur le côté médical du récit, nous ne nous attarderons pas non plus sur les difficiles problèmes du ravitaillement par les 200 mules mises à la disposition de l'hôpital, à la question toujours renouvelée des médicaments, des tubes de morphine, des sérums frais, et des relations naissant à ce sujet entre unités sanitaires diverses ; il en est de même dans toutes les guerres ; ici, elles se trouvaient simplement aggravées par la topographie du pays et l'état de la civilisation. Mais nous dirons toute l'admiration ressentie par les médecins anglais pour la patience, la docilité des malades éthiopiens, pour le courage magnifique et la résignation stoïque des blessés ; souffrances et mauvaises conditions étaient endurées par eux avec une patience inlassable et avec une « gentillesse » surprenante.

Il y eut des cas de typhus et une forme particulièrement virulente de tuberculose pulmonaire, qui obligèrent à de nouvelles précautions et à une extension de l'hôpital de campagne ; des camions partirent pour se ravitailler à Dessié, un voyage à Addis-Abeba fut projeté. Les relations avec les formations sanitaires américaines, hollandaises, françaises étaient suivies ; le Dr Junod vint visiter l'hôpital de plus en plus actif et utile. Cependant les avions italiens passaient de plus en plus fréquemment et les bombardements autour de Waldia devenaient plus nombreux. Il faut lire ici le récit de l'affolement produit dans une population par les attaques aériennes pour se rendre compte de l'horreur des méthodes de la guerre moderne, et pour éprouver l'émotion que font ressentir

BIBLIOGRAPHIE

Ambulance britannique en Ethiopie.

ce grand cri, immense, suppliant, terrible, haletant de toute une population qui voit la mort se déverser sur elle par des bombes explosives et à gaz asphyxiants. Il y a là des passages terribles qui valent non seulement pour l'expérience éthiopienne, mais aussi et plus encore pour toute guerre actuelle.

Le 28 février, par suite des besoins du Service de santé, la formation anglaise se porta plus au nord, à Ashanghi, par Kobbo et Alamata où ils virent — et touchèrent — leur premier obus à gaz de grandes dimensions. Là aussi les difficultés de route furent sérieuses ; celle-ci manquait par moment, il fallut traverser la rivière Ala au milieu de l'eau. A Alamata et Ashanghi, les nouvelles étaient mauvaises, les conditions aussi. Le plus grand nombre des soins à donner s'adressèrent à des « gazés » ; quant aux blessures, elles nécessitèrent en général de graves interventions chirurgicales. Le bombardement de l'hôpital eut lieu le 4 mars. Des tentes éventrées, celle de chirurgie réduite à un tas de matériaux, un blessé qui n'était plus que bouillie sanglante, de la fumée, des flammes ; bref un spectacle inoubliable. Ce qui quelques heures auparavant était un hôpital de campagne, paraissait débris fumants. Des trous d'obus partout et l'un au milieu même du drapeau de la Croix-Rouge. L'avion, cause du sinistre, était reparti. On s'occupa d'abord des blessés : les pertes étaient moindres qu'on ne l'avait cru en premier lieu, mais il fallut procéder d'urgence à deux des amputations nécessaires et cela au milieu du plus grand désordre, avec un éclairage de fortune et dans des conditions vraiment pénibles, avec en plus la crainte de voir l'attaque se renouveler ; ce qui ne se produisit d'ailleurs pas.

L'émotion passée on se réorganisa ; des blessés furent évacués sur Waldia ; on récupéra ce qu'on pouvait du matériel, et on reforma quelques tentes, mais cette fois-ci

BIBLIOGRAPHIE

Ambulance britannique en Ethiopie.

en les camouflant. Les camions furent cachés par des branchages avec un soin tout particulier. L'inquiétude était constante. L'après-midi du 8 mars, un convoi de six camions repartait pour Dessié, tandis que les autres membres de l'Unité britannique attendaient dans une excavation arrangée en bivouac de pouvoir reprendre une vie plus normale. Le 13 mars, le Dr Junod parvenait jusqu'à eux. Il se trouvait dans la région, car c'était dans la plaine d'Ashanghi que l'avion de la Croix-Rouge, convoyé par un Fokker éthiopien, ramenant à Addis-Abeba le Dr hollandais van Schelven blessé, avait été abattu ; le Fokker était la proie des flammes. Le vendredi 18 mars, le Dr Junod, le pilote von Rosen et l'auteur de cette relation, repartaient pour Dessié avec un convoi de blessés (parmi lesquels van Schelven). A Dessié, le Dr Macfie retrouva plusieurs de ses camarades, tandis que le Dr Junod s'occupait d'organiser le transport de van Schelven à Addis-Abeba par avion sanitaire.

Ce fut le 22 mars que la formation sanitaire britannique quitta définitivement sa caverne d'Ashanghi. C'était la saison des pluies et le retour vers Addis-Abeba fut aussi pénible que possible. L'ambulance parvint cependant le 2 avril à Addis-Abeba, où le Dr Macfie l'avait précédée depuis le 27 mars. Ce n'était plus qu'une petite unité de quelques tentes et leur équipement, mais elle repartit pour le front, désireuse de rendre service jusqu'au bout ; de recul en recul, elle se retrouva à Addis-Abeba le 29 avril, et la défense de la capitale fut abandonnée le 30. M. Macfie, fort déprimé par la température, avait quitté l'Ethiopie avec la plupart des officiers de la capitale et s'était embarqué à Djibouti pour rentrer en Angleterre. Le médecin-chef de la formation sanitaire, le Dr Melly et neuf autres médecins, se trouvaient encore à Addis-Abeba, à la Légation anglaise lors des troubles sanglants qui précédèrent l'arrivée des Italiens dans cette ville ; ils

BIBLIOGRAPHIE

Ambulance britannique en Ethiopie.

recueillirent et soignèrent les blessés avec une abnégation admirable et un héroïque mépris du danger. Le Dr Melly fut blessé le 3 et mourut le 5 mai, le jour même où l'entrée des Italiens à Addis-Abeba mettait fin à cette tragique « aventure » que la formation sanitaire britannique venait de vivre pendant cinq mois.

J. D.